

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 29 JUILLET 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Essai de critique, par A.-H. de Trémaudan.—L'hon. C.-A. Geoffron, par F. Picard.—Pensées intimes, par Violette.—Singulier procédé.—Poésie : Sainte-Anne de Beaupré, par Z. Mayrand.—Roses éphémères, par Laurette de Valmont.—Chronique scientifique, par P. C...—L'âne, par C. Lorient.—Qu'est-ce que la mort.—Le doigt de Dieu, par F. St.—Dreyfus en France, par de Thermes.—La page de la jeune fille, par L. Gauthier.—Bibliographie.—Propos du docteur.—Poésie : Le geste, par E. Philippi.—Histoire naturelle, par J. d'Hennesis.—Notes historiques.—Renseignements divers.—Carnet de la cuisinière.—Primes du mois de juin.—Explication de la mode.—Jeux et amusements.

GRAVURES : Portrait de l'honorable C.-A. Geoffron, décédé.—Le cyclisme aquatique.—Russie : L'église Saint-Pierre et Saint-Paul à Saint-Petersbourg.—Le retour de Dreyfus en France : Dreyfus sur le pont du *Sfax* ; Arrivée de Mme Dreyfus à la gare de Rennes.—Mère, mère chérie !—Toilettes pour enfants.—Illustrations du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ESSAI DE CRITIQUE

ALFRED DE VIGNY

Je n'ai lu que très peu de Vigny. Je le regrette, car le peu qu'il m'a été donné d'en goûter m'a fait concevoir pour lui et son œuvre une profonde estime pour ne pas dire admiration, terme que j'ai été sur le point de laisser tomber, en premier lieu, de ma plume.

Vigny, comme beaucoup de ses confrères en poésie, puisa ses premières inspirations dans la littérature ancienne. Ses premières pièces de vers ne sont guère que des imitations d'auteurs légers, grecs ou latins, bien que, du premier bond, il prit la première place en ce genre. Peu à peu, il laissa de côté ces formes prétentieuses, préférant se rapprocher des poètes français du XVI^e siècle, Ronsard entre autres.

Dancez et couronnez de fleurs vos fronts d'albâtre, Liez au muguet blanc l'hyacinthe bleuâtre.

Mais ce n'est pas encore là ce qu'il lui faut ; il a besoin d'une voie plus large, il a soif de plus d'idéal, il se sent de force à concevoir quelque chose de plus pur, un ouvrage d'une envergure plus grande.

Il voulut fonder un genre.

Il n'eût pu mieux choisir que la route qu'il se décida à suivre ; il n'eût pu trouver une inspiration plus efficace que dans la Bible, livre qui ne quitta plus sa gi-

berne de soldat, pendant les campagnes auxquelles il eut occasion de prendre part.

Avez-vous lu le Déluge ?

Le jour avait encor cette même lumière
Qui du ciel embelli couronna les hauteurs
Quand Dieu les fit tomber de ses doigts créateurs.

Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
Et des monts réguliers l'immense architecture
S'élevait jusqu'aux cieux par ses degrés égaux,
Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.
La forêt plus féconde ombrageait sous ses dômes
Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
Et des fleuves aux mers le cours était réglé
Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
Rencontré loin des flots l'émail du coquillage,
Et la perle habitait son palais de cristal ;
Chaque trésor restait dans l'élément natal,
Sans enfreindre jamais la céleste défense ;
Et la beauté du monde attestait son enfance :
Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.

Quel contraste exprimé en un demi-vers !

Ecoutez si vous n'entendez pas, en lisant ce qui suit, le déchainement de toutes les forces de la nature :

Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuter,
L'Océan, apparut.

Bouillonnant et superbe,
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées ;
Et là, bientôt plus calme en son accroissement,
Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde,
Les membres arrachés au cadavre du monde.

Ne vous semble-t-il pas apercevoir les flots à perte de vue, en lisant

...l'immense exécuter,
L'Océan...

Comme ce mot renvoyé à dessein au commencement du vers peint bien ce que le poète veut décrire !

Riches et puissants de la terre, ils ont été écrits pour vous les vers que vous allez lire. Dans Moïse, le grand prophète est supposé s'adresser à son maître, Jéhovah :

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : " Il nous est étranger."
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent ?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche ;
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux...

Peut-on exprimer d'une façon plus naturelle et magistrale, le dégoût dont est remplie l'âme de cet envoyé du Très-Haut ? La gloire, loin de l'enorgueillir, lui fait regretter le temps où il gardait les troupeaux, vivant le plus pauvrement du monde. Aussi rien d'étonnant qu'il ajoute :

Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Il faudrait tout citer, si l'on voulait mettre sous les yeux du lecteur les choses magnifiquement belles qu'on trouve à chaque vers des pièces de Vigny, empruntées à la Bible, ou seulement imitées.

Vous a-t-il jamais été donné de lire une description plus fidèle et plus juste des effets de la tentation sur l'âme trop faible pour y résister, que celle présentée d'un bout à l'autre d'Eloa ?

Eloa, l'ange de la pitié, est née d'une larme que Jésus a versée sur son ami Lazare. Les anges lui racontent un jour la révolte de Lucifer et sa punition ; elle se trouble à l'idée qu'il y a quelque part un malheureux. Elle veut le voir, mais pas assez forte pour éviter les pièges de l'esprit des ténés, elle est entraînée au fond des abîmes infernaux.

La scène de la séduction est d'un fini incomparable. Ecoutez le tentateur :

J'ai pris au Créateur sa faible créature ;
Nous avons malgré lui partagé la nature ;
Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
Cacher des astres d'or sous l'éclat du soleil ;
Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
La volupté des sens, et les biens du mystère...

La voilà sous tes yeux, l'œuvre du malfaiteur ;
Ce méchant qu'on accuse est un consolateur
Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,
Le sauve par l'amour des chagrins de son être,
Et, dans le mal commun lui-même enseveli,
Lui donne un peu de charme, et quelquefois l'oubli...

Sainte-Beuve, parlant de la forme littéraire de ce poème, a dit : " Pour arriver à ce vêtement complet et chaste et transparent, que de veilles, on le conçoit ! que de tissus essayés ! que de broderies quittées et reprises ! Oh ! non, jamais le vieillard que Ténace appelle *Celui qui se tourmente lui-même* ne se rongerait d'autant de soucis et de pâleur que, dans ses efforts silencieux vers le beau, cette pudique et jalouse muse."

Le poète semble avoir divisé son œuvre en trois parties : Livre mystique et livre antique, qui ont trait à l'histoire sacrée, Livre moderne ou chrétien, où il est surtout question du moyen âge. Vigny est donc le devancier de Hugo et du Romantisme.

Que de belles choses à lire dans ce dernier ouvrage ! où trouver, par exemple, des vers plus doux et plus tristes, plus mélancoliques et plus beaux que ceux qui commencent ainsi :

J'aime le son du cor, le soir au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre et plus souvent pleuré ;
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque de Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées,

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazon !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants d'airain autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor !
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Rolland n'est donc pas consolée ?
Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

Alfred de Vigny est un grand peintre : ne vous semble-t-il pas voir un vaisseau voguant sur les flots en lisant la strophe suivante ?

Qu'elle était belle ma frégate,
Lorsqu'elle voguait sous le vent !
Elle avait, au soleil levant,
Toutes les couleurs de l'agate ;
Les voiles luisaient le matin
Comme des ballons de satin ;
Sa quille mince, longue et plate,
Portait deux bandes d'écarlate.
Sur vingt-quatre canons cachés
Ses mâts, en arrière penchés,
Paraissaient à demi couchés.
Dix fois plus vive qu'un pirate,
En cent jours du Havre à Surat
Elle nous emporta souvent.
—Qu'elle était belle ma frégate,
Lorsqu'elle voguait sous le vent !

Ecoutez ce que le poète nous prédit au sujet de Paris, la ville-lumière.

...Je crois entrevoir ce rocher ténébreux
Qu'annoncèrent jadis les prophètes hébreux.